

J'étais assis à l'intérieur du restaurant La Marine, dans mon coin habituel, près de la baie vitrée, indifférent au brouhaha des voix mêlées provenant des conversations animées des autres consommateurs, mais très intéressé par le spectacle de la rue.

Il tombe des cordes et, de temps en temps, la pluie tourbillonne sur elle-même, de droite à gauche, comme fouettée par un immense lasso, puis elle reprend très vite son mouvement vertical. Je suis intrigué par les caprices de la nature, le ciel est uniformément bleu et pas un seul nuage à l'horizon, d'où sort cette pluie qui joue avec les rayons du soleil ?

Ce jour-là, j'aurais pu aller à *L'assiette du Capitaine* où je me plais autant qu'à *La Bella*. L'un plus pittoresque, à l'espace plus réduit,

mais chaleureux, l'autre plus vaste, avec ses nombreux espaces, plus confortable avec ses fauteuils en cuir rouge. Les deux font de la bonne cuisine et reçoivent surtout des clients pour déjeuner ou dîner, moi j'y vais surtout pour déguster une bière, alors que je sais que je serais mieux accueilli dans des brasseries, telles que, *L'Écailler*, *Les Tamarins*, *La Marine*, et d'autres. Il n'en manque pas le long de l'esplanade où, partout, je trouve un espace qui me convient, et qui m'offre souvent une belle vue sur mon petit port de pêcheurs de La Cotinière, que j'affectionne tant.

J'alterne, un jour ou deux chez l'un, deux ou trois jours de suite dans l'autre établissement, pour ne pas trop attirer l'attention, désertier même un lieu une semaine entière. Mais je ne suis pas dupe, la façon dont les serveurs me saluent, prouve bien qu'ils me reconnaissent, qu'ils sont habitués à ce client de 1m80, mince, bien droit, original puisque quel que soit le temps, toujours revêtu d'une chemise écossaise et d'un pantalon en velours gris, qui commande une Bière des Naufrageurs, la bière locale, brassée sur l'île d'Oléron même, puis une heure plus tard une seconde bière, la *Grimbergen* Ambrée dont j'aime la robe acajou et les notes subtilement caramélisées, pour justifier mon occupation prolongée des lieux. Les serveurs ne peuvent ignorer ce client peu commun aux cheveux roux et à la peau

d'une blancheur laiteuse criblée de taches rousses, qui vient toujours les après-midi de 4 à 6, choisit une place dans un angle pour une vue circulaire, contre une baie vitrée pour être à l'abri du vent et dispose ensuite sur la table, un livre, un cahier à spirale, deux stylos à plume en bois très rétros et, sur la chaise en face de lui, une veste en velours côtelé gris mille-raies, — il déteste les autres —, un imperméable gris, un chapeau léger et une sacoche en cuir marron. C'est ainsi que j'imagine que l'on me perçoit, et cela ne me déplaît pas.

Ce jeudi 8 mars de l'année sainte 2018, je me suis installé à l'intérieur de *La Marine*, brasserie construite entièrement en bois reproduisant un grand voilier, avec ses ponts et ses escaliers, sans oublier tous les ingrédients des pirates, abandonnés çà et là, malles, etc., et le pirate lui-même avec un bandeau noir sur un œil, et ses pistolets aux poings, plus vrai que vrai, décor évidemment naïf, mais bon, la brasserie dispose de fauteuils extrêmement confortables, répartis à l'intérieur de petits salons offrant aux clients une grande intimité.

C'est au milieu de cet après-midi-là que Mathilde a fait irruption dans ma vie, par effraction. Un jour ordinaire qui aurait pu rester aussi monotone que les autres, sans l'intrusion de cette jeune femme dans la salle de cet établissement, et surtout

sa décision aussi inattendue que saugrenue de venir prendre place en face de moi.

Pour moi, ce sera Mathilde et seulement Mathilde, ce n'est que trois jours plus tard au cours d'une promenade que nous avons fait ensemble le long de la côte sauvage qu'elle me précisa que son nom de famille était Gabin, ce qui ne m'empêcha pas de continuer de l'appeler Mathilde, et seulement Mathilde, — comme j'ai rêvé de rencontrer une Marie, une Marie tout court, alors que je n'ai croisé que des Marie-Madeleine, Marie-Odile, Marie-Dominique et j'en passe, mais jamais de Marie-Marie. Tant pis, je rêvais juste d'une Marie, naturellement elle doit exister et en des milliers d'exemplaires, mais voilà, je ne l'ai pas rencontrée, l'aurais-je croisée, et nos regards se seraient interrogés, qu'est-ce que cela aurait changé ? Cela serait resté un amour purement platonique, et tout ce qu'il y a de plus platonique, puisque l'intéressée promise à ce fol amour totalement utopique n'en aurait évidemment rien su, car je sais, hélas, combien je suis timide et maladroit, et de surcroît imperméable et allergique à tous contacts.

Pour revenir à Mathilde, je n'ignore plus à présent qu'elle porte ce nom, qui lui va si mal, et que je m'efforce d'oublier, car pour moi Gabin ce sera toujours la figure de ce monstre du cinéma, alors même qu'elle m'a affirmé que ce patronyme ne la

gêne en rien, qu'il est devenu, au fil de sa vie, un sujet de distraction, dont elle use avec malice et plaisir « pensez, Menier, à tous ces autres noms encore plus étranges qui fleurissent partout, et que les gens sont obligés d'endosser et de porter toute leur vie, tels que Couillon, Connard, Combéze, Belle-Gueule, Bite, Anusse, Vingt-trois, Letrou, Ladessus, Janvier, Avril, Juin, et Leblanc et Lenoir si répandus, etc., etc. j'en ai dressé une liste, de noms qui existent en vrai, à mourir de rire. Moi, mon nom de famille rappelle le grand comédien, et alors ? Mon père s'appelle Robert Gabin et pas Jean Gabin et ma mère Jeanne Dessailly et non pas Nicole Dessailly ».

Oui, peut-être, peut-être, mais il n'empêche, s'appeler Gabin, Dessailly et pourquoi pas Belmondo ou Delon ? Elle m'avait rétorqué ce jour-là que j'étais bête, et finalement elle avait raison.

Mais moi, si lent d'esprit et d'essence pragmatique, relatant toujours les événements au jour le jour, voilà que je galope et que j'anticipe, il me faut revenir en arrière, deux jours en arrière, au risque de me perdre.

Tout d'abord ce que j'ai vécu au cours de cette journée de ma première rencontre avec Mathilde vaut la peine d'être conté, je veux dire de m'être conté, bien sûr, car je n'écris que pour moi-même et c'est déjà de trop, et puis cela se fera au détriment des notes consécutives à mes observations

quotidiennes des passants, et des comptes rendus pourtant si nécessaires de mes jours, mais tant pis, Mathilde occupe à présent tout mon espace de pensée. Dire qu'elle a, en seulement quarante-huit heures révolutionné ma vie comme je l'ai relu sur mon dernier cahier, m'étonne, moi qui ai le souci, jusqu'à l'obsession, de l'exactitude des mots, car j'avais toujours vu la révolution comme la rotation complète, un tour entier, d'un astre autour de son axe, puis le retour périodique au point de départ. Depuis Mathilde, non seulement le temps n'a plus la même valeur, mais les mots me renvoient à d'autres sens inconnus de ma nature : changement brusque, bouleversement, chambardement, convulsion, donc révolution. Noter cela sur mon cahier à spirales, c'est avancer une preuve de plus que je suis dans la confusion la plus totale, reconnaître que l'homme d'ordre, assumé tout au long de son existence, est à présent dans le désordre, un désordre qui m'effraye, me terrorise et, en même temps, rien que d'y penser, me donne le vertige, mais il faut le noter scrupuleusement, car les événements risquent de fausser ma mémoire. Tout cela me grise délicieusement et fait naître en moi un sentiment inconnu à ce jour.

Quand je l'aperçus pour la première fois, ce que je remarquai en premier lieu, ce fut sa robe légère aux couleurs chatoyantes d'agrumes, dont je décidai qu'elle était en soie et même en soie sauvage.

Pourquoi ? Je ne me suis jamais posé la question, il n'empêche, lorsque Mathilde, trois jours après notre première rencontre, me montra sa chambre à coucher et qu'elle m'autorisa à découvrir les vêtements dans sa penderie (elle avait cédé à ma curiosité car, fait incroyable pour elle, elle avait du mal, me disait-elle, à croire que je n'avais jamais de ma vie vu, je veux dire *en vrai* c'est une expression qu'elle aime, en dehors d'un écran de télé ou de cinéma, une garde-robe de femme), je retrouvais pendue sur un cintre la robe qu'elle portait le jour de notre première rencontre, et je pus vérifier, à mon grand étonnement, que je ne m'étais pas trompé. Me suis-je dans mon inconscient, ou dans une autre vie, intéressé aux matières des textiles ? Cette pensée me troubla et me poursuivit plusieurs jours. Je suis plutôt familier du bois, tous les bois, les tendres comme les plus durs, ceux qui me résistent jusqu'à briser quelquefois mes ciseaux, même les plus robustes.

Comme tous les consommateurs étaient assis, et qu'elle se crut obligée de bousculer quelques personnes pour se frayer un chemin à travers cet encombrement de fauteuils en cuir et de tables basses en bois (très loin des mobiliers des brasseries traditionnelles avec leurs tables et leurs chaises légères en plastique hideux), elle ne passa pas inaperçue et c'est pour cette unique raison, tout au moins au début, que je tournais mon regard vers elle. Je

constatais qu'elle était grande, peut-être 1m75 — j'ai l'œil assez sûr dans ce domaine, du reste pendant longtemps on a dit de moi que j'avais un compas dans l'œil — plus grande en tout cas que la moyenne des femmes, et en même temps mince, qu'elle avait de longs cheveux noirs, aussi denses que l'ébène, qui entouraient son visage pour tomber sur sa poitrine, avec une raie bien droite qui bifurque ensuite pour aller se perdre je ne sais où. Un très joli visage marqué par de grands yeux verts. Comme à mon habitude, j'ai noté d'abord tout cela mentalement. Mon stylo étant moins rapide que ma pensée, mes notes connaissent la plupart du temps un certain différé.

Si mes observations, que je considère très sérieuses, me rendent perplexes et m'occupent deux heures par jour, mes retranscriptions totalement fantaisistes et sans suite m'amuse par leur naïveté et leur inutilité.

Elle n'hésita, me semble-t-il, que quelques petites secondes avant de se diriger vers moi pour me demander si elle pouvait occuper le fauteuil qui se trouvait à côté de moi. Bien sûr, j'acquiesçai par un mouvement du menton, mais suivi d'un léger haussement de sourcils et d'épaules qui pouvaient signifier que je trouvais son comportement étrange mais qu'il me laissait de marbre. Au fond, en même temps j'étais peut-être seulement contrarié d'avoir à retirer du fauteuil tout mon bazar, imperméable,

chapeau et sacoché, car il n'y avait pas de troisième siège.

Mon cahier à spirales, mes stylos et mon livre, sans compter la bouteille de bière vide et la deuxième à moitié pleine, ainsi que le verre, occupaient déjà toute la surface de la table.

Il ne me restait plus qu'à installer mes affaires sur le dossier de mon siège mais, comme le dossier est rond, le chapeau ne tient pas. Je le pose sur la table, en compagnie du reste, même s'il me semble qu'il fait la grimace car il a l'air de me signifier que là n'est pas sa place. Qu'y puis-je ? Il me faut assumer mes conflits avec mes objets.

À quoi suis-je réduit ! Cette jeune femme me bouscule et m'agace.

Elle prit place, en s'excusant tout de même par un petit « pardon pour le dérangement, » puis tout en soulevant sa chevelure et en la laissant retomber exactement dans la position initiale, elle dit :

— Oh là-là avec cette averse je dois être coiffée à la désespérée !

C'est la première fois que j'entends une pareille expression.

Et elle ajoute : C'est bizarre cette pluie alors que le ciel est aussi bleu ! Ô mouille, ô fét soulell !¹

1. Patois saintongeais que l'on peut traduire par : il pleut et il fait soleil

— Oui, c'est ce que je me disais à moi-même tout à l'heure.

— Mince alors, c'est incroyable, moi aussi je me parle souvent à moi toute seule, cela me fait du bien ».

Début d'une conversation puérile et sans intérêt. Conversation, puisque le dialogue, certes réduit en grande partie à son monologue, s'est ainsi poursuivi quelques minutes.

Mais pendant que cette jeune femme parle et débite pourtant des banalités, je sens qu'elle se réhabilite progressivement à mes yeux, l'hostilité que je craignais voir monter en moi face à cette inconnue qui venait bousculer mes habitudes, s'était totalement dissipée, laissant seulement la place à de la curiosité.

Cette femme est-elle une coureuse ? Une allumeuse ? Une entraîneuse ? Pire encore : une fille de joie ? Très peu pour moi ce genre d'individu. Je ne fréquente et n'ai jamais fréquenté la moindre femme, et encore moins celles qui font commerce de leur sexe. Voilà ce à quoi je pensais.

Ses grands yeux magnifiques, d'un vert très profond, auraient dû me mettre mal à l'aise, car je n'ai jamais été observé directement par une femme, ni eu la moindre communication dans une proximité si intime, mais le regard qu'elle posait sur moi, ce

jour-là, me semblait si doux, si bienveillant, que je m'ehardis.

Je m'entendis lui demander comme dans un rêve, pourquoi elle avait choisi ma table puisque, même si la salle de la brasserie semblait pleine, il restait visiblement, dans quelques coins, des fauteuils de libres. Sa réponse m'époustoufla, elle chuchota à quelques centimètres de mon visage :

— Je connais tous ces gens, chez aucune de ces personnes il n'y a de l'électricité à tous les étages.

J'avais fait mine de ne pas comprendre, je répétais bêtement :

— Vous connaissez vraiment tous ces gens ? Et puis, à Oléron, tout le monde a le courant, depuis belle lune !

D'abord elle éclata de rire, un rire cristallin, joyeux, enfantin qui lui fit monter des larmes aux yeux, puis elle souffla à mon oreille :

— Bien sûr que non, je ne connais personne, individuellement, mais je sais que, disons pour la plupart, l'électricité de leur corps, pas de leur maison (elle rit de nouveau), elle n'est pas connectée à tous les étages.

Je comprends enfin et je me permets de lui dire, tout en étant surpris de mon audace : vous n'avez pas honte ?

Elle rétorque en pouffant :

— Mais non, mais non, et puis il y a une autre raison, la plus vraie, c'est qu'il n'y a que des gens jeunes, ou plus ou moins jeunes dans cette salle et je me sens mieux avec les personnes plus âgées que moi.

— Et comme moi, je suis un vieux monsieur...

— Oui, mais vous avez une voix très jeune et, avant, j'ai vu que vous lisiez et que vous écriviez, j'aime tout ça, et puis je n'ai pas honte non plus de vous dire que vous, vous dégagez une lumière incroyable !

— Tout ça, comme vous dites, en un seul clin d'œil ? »

Ma réponse traduit de la mauvaise foi parce que tous les jours, de quatre à six, c'est bien ce que je cherche et que je découvre, ou non, chez tous les gens qui déambulent devant moi et dont j'essaie de deviner leur âge, leur poids, leurs préoccupations et même jusqu'à leur devenir.

Mathilde répond par une autre question : au fait, quel âge avez-vous ?

Stupéfait par son impertinence, et tellement étranger à ce genre de situation et d'impudeur, je devrais interrompre la conversation, rassembler mes affaires et prendre congé, mais je réponds comme un enfant pris en faute :

— Quatre-vingts ans, je vais avoir quatre-vingts ans à la fin du mois, le 27 mars très exactement, cela